

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KARN)

—Je vous remercie, monsieur Morton; je sais que vous êtes bon; mais, en ce moment, personne ne pourrait rien pour moi. Au revoir, monsieur.

—Au revoir, mademoiselle.

Morton resta songeur; il ne mangeait que du bout des dents.

—Pauvre petite, pensait-il, qu'est-ce que ce misérable Tanque a bien pu inventer encore pour la faire souffrir? Et comment pourrais-je bien m'y prendre pour connaître ses peines et lui être utile sans me trahir?

Préoccupé par ces pensées, il se disposait à se mettre au lit, lorsque Jocelyn Barnard vint frapper à sa porte, et entra, muni toujours de son inséparable pipe.

—Entrez! entrez! mon cher voisin, lui dit Morton. J'allais me coucher, mais je préfère de beaucoup bavarder un peu avec vous. Le sommeil sur le repas ne m'a jamais rien valu. Un cigare?

—Non, merci.

—Un verre de whisky?

—Avec plaisir.

—Comment va le monde, depuis que j'en suis sorti?

—Heureusement, vous êtes resté. Et pour longtemps encore, j'espère, malgré la hâte avec laquelle nos reporters vous envoyaient ad patres. Vous vous êtes bien porté, tous ces jours-ci?

—Bien, merci répondit brièvement Morton.

—Connaissez-vous les journaux du soir?

—Vaguement.

—Oh! oh! mais c'est qu'ils sont pleins de vous et de l'héroïsme que vous avez déployé en sauvant Robert Tanque. Je vous prie d'accepter mes félicitations personnelles.

—Merci. Mais la chose n'en vaut pas la peine. Tout le monde en aurait fait autant. Alors? Quelles-que que racontent les journaux?

—Toutes sortes de choses. Ils démentent votre mort.

—Déjà.

—Oui. Ils ont interviewé le capitaine du... Comment l'appellez-vous?... du Solitaire. Celui de la Mandelcuria a télégraphié. D'un article de détails contradictoires où le public aura beaucoup de peine à reconnaître. Ah! j'y pense; on a interviewé aussi Robert Tanque, qui n'a pas l'air d'être d'une excessive bonne humeur.

—Vraiment?

—Oui. Entre autres affirmations propres à montrer son excellente nature, il avoue vous avoir beaucoup, certainement, mais laisse entendre qu'il se serait parfaitement tiré d'affaire tout seul.

—La vérité c'est que quand j'ai mis la main au col, il coulait

pour ne jamais reparaitre.

—Je m'en doutais. Mais alors, ses insinuations...

—Sont d'un ingrat?... Nous sommes exactement du même avis. Laissons le quand même insinuer tout ce qu'il voudra.

—Y a-t-il indiscrétion, monsieur Morton, à vous demander pourquoi vous n'avez pas atterri à Weymouth, après l'avoir demandé?

—Pourquoi?... Attendez donc que je me souviennais... Ah! c'était une plaisanterie... une mauvaise plaisanterie, tout simplement.

—Je voulais donner une légère émotion aux amis de bourse, de Robert Tanque.

—Ah! dit simplement l'étudiant en médecine qui, d'ailleurs, ne crut pas un mot de l'explication.

—Et d'ailleurs, si vous le voulez bien, poursuivit Morton dans le but d'éviter de nouvelles questions, parlons donc de choses plus intéressantes que la vilaine carcasse de deux millionnaires. J'ai vu ce soir, Mlle Monica. Elle a l'air désolee. Que lui est-il arrivé, à cette pauvre enfant? J'ai songé d'abord à quelque querelle sentimentale avec M. Guy Chesters? Mais sur la voie.

—Oui... et non, répondit évasivement Barnard. Je ne crois pas qu'il y ait eu quelque chose, mais... à proprement parler. Mais...

—Mais c'est bien du jeune Chesters que lui vient son chagrin?

—De lui ou d'autres. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'elle a pris aujourd'hui des résolutions extrêmes et que le pauvre Chesters en a le cœur tout naufragé.

—Que le diable les emporte! murmura Morton, l'un avec son langage, et l'autre avec sa fierté. Est-ce qu'une femme doit rougir de tout devoir à son mari? Est-ce que M. Chesters n'a pas des bras et du talent?

—Le talent ne donne pas toujours du travail, monsieur Morton.

—C'est vrai. Mais dans le cas particulier, votre ami et sa fiancée auraient bien tout de s'inquiéter.

—Je m'intéresse à cette jeune fille, voyez-vous, monsieur Barnard, poursuivit-il d'un ton plus calme et avec quelque bonhomie affectée, pour une raison qui va vous sembler puérile. Mais j'ai les cheveux blancs, et cela fait excuser bien des choses. Je m'y intéresse parce qu'elle ressemble... à une autre personne... qui... dans le temps... Un verre de whisky, monsieur Barnard?

—Merci mille fois. Je vais remonter et vous laisser reposer.

—Vous devez en avoir besoin, après les émotions de ces jours derniers.

—Un peu las, en effet. Oh! l'affaire d'une nuit.

—Bonsoir, monsieur Morton.

—Bonsoir, mon cher voisin.

—L'étudiant monta lentement l'escalier. Il songeait. Il songeait si profondément qu'il hurla presque sa fiancée sans la voir.

—Oh! pardonnait-il.

—Bonsoir, monsieur Jog. Vous paraissez bien préoccupé, ce soir.

—Je ne suis pas très préoccupé, mon enfant. Je suis dans la situation d'un homme qui sort des ténébreuses et que la moindre lumière éblouit.

—Ah! vous étiez dans les ténébreuses?

—Oui, ma jolie petite Marion.

—Et vous n'y êtes plus?

—Et commence à ne plus y être.

—Vous ne racontez rien?

—Certainement.

—Quand cela?

—Le jour même où vous serez Mme Jocelyn Barnard depuis six mois.

—Je ne vous parlerai plus jamais. Vous êtes un monstre!

—La jeune fille s'enfuit, et l'étudiant entra dans son appartement. Une clarté venait de naître dans les ténébreuses, en effet.

XLII

INSTALLATION D'UN TELEPHONE.

La banque de l'édifice occupait un vaste bâtiment, orné d'une somptueuse façade de granit.

Le bâtiment occupait la place d'un énorme carré de maisons, et avait trois ou quatre entrées. Des magasins et des offices en avaient été loués, à toute une colonie de banquiers, de boursiers qui y logeaient même, et c'était là toute la journée, un curieux fourmillement de gens affairés, et qui, la plupart du temps, ne se connaissaient pas les uns les autres.

Quant à Morton, il se contentait en qualité de cabinet personnel, de deux chambres qu'il avait décorées à son goût et où il avait fait meubler très simplement.

Ce jour-là, vers cinq heures, l'ancien prospecteur sortit ouvertement par le hall principal, fit le tour d'une partie du monument, et y entra par une des portes latérales. Il monta un escalier longea un certain nombre de couloirs sombres, et gagna secrètement son bureau. Il n'y fit aucune lumière, bien que le crépuscule commençât à tomber. Tout au contraire, il en ferma les persiennes. Puis il alla donner un tour de clef à la porte, et s'assit dans son fauteuil où il resta pendant quelque temps oisif. Il était certain que personne ne viendrait le déranger. Dès son entrée en fonction, en effet, il avait défendu qu'on pénétrât dans son cabinet, même pour nettoyer quand il ne s'y trouvait pas lui-même.

Lorsque tout fut devenu silencieux dans la maison, et qu'au dehors l'obscurité se fit concentrée, Morton alluma une lanterne sourde, et changea ses vêtements contre un costume d'ouvrier, dans les poches auquel il plaça méthodiquement une série d'outils; puis, ouvrant un châssis de la fenêtre, il enjamba le parapet de pierre, et se laissa descendre le long d'une corde qu'il avait préalablement nouée à la barre d'appui.

A quelques mètres plus bas courait un fil de métal, qui descendait aux étages inférieurs, où il entrait par un trou pratiqué dans la maçonnerie. Morton s'assura sur sa corde avec l'aide d'un crochet qu'il ne faisait pas de bruit, et se trouva dans une chambre où se trouvait un murail. Puis il saisit le fil courant le long de la muraille, et il le dénoua en deux endroits de son revêtement de soie de gutta-percha.

Aux deux places, ainsi mises à nu, il adapta les extrémités de deux fils minces qu'il portait dans ses poches. Il coupa le fil principal entre les ligatures qu'il venait de faire, puis il assujettit l'appareil contre le plâtre que recouvrait la muraille et remonta tranquillement, laissant filer derrière lui la quantité de fil nécessaire pour recevoir aucune traction.

Il entra dans sa chambre et, cachant les fils aussi soigneusement que possible aux angles de la fenêtre et aux interstices des plinthes, il les amena jusqu'à une sorte de placard où se trouvait disposée déjà une pile de petit volume, mais suffisamment puissante, et que les télégraphistes connaissent sous le nom de "relais". Puis il les conduisit, sous le tapis moine de la pièce, jusqu'à un lourd bureau qui en occupait le centre.

Enfin, certain d'avoir atteint son but, Morton se reposa quelques instants sur son fauteuil. Puis, il changea de vêtements, se lava les mains et se disposa à sortir.

Mais, arrivé au seuil, une réflexion parut le retenir. Il s'arrêta et revint à son siège, devant le tiroir où lui-même, sous les rayons de la lanterne sourde rallumée, le petit bijou de nickel et de bois

verni.

Il pouvait être alors minuit, et restait volontairement dans la maison pour tâcher de découvrir quelque chose de Mark était sorti comme un fou, désespéré.

A continuer.

D—On dit que certains aveugles arrivent à reconnaître les couleurs par le toucher; est-ce vrai?

—C'est l'exacte vérité. J'en ai connu un qui pouvait fort bien dire quand le pied était renfoncé dans un trou, un doigt dessus.

Enfin, le jour vint, et avec lui le réveil de l'énorme cité. Morton fut dans sa poche un ou deux sandwiches qu'il mangea machinalement, les arrasant de whisky mélangé d'eau.

Puis le soleil parut. Le vieillard se leva, entrouvrit prudemment les persiennes et salua l'astre de lumière de ces mots, mystérieux comme tout ce qui venait de cet homme étrange:

—Bonne nuit! apporte-moi la chance aujourd'hui.

Vers dix heures, et demie, un appel résonna faiblement au fond du tiroir. Morton avait eu soin de rembourner à demi le tiroir de son appareil téléphonique.

Il saisit d'une main ferme le récepteur et l'appliqua contre son oreille. Tout d'abord il entendit que des grillonnements inévitables. Puis des voix nettes.

—M. Philpot est-il là?

—Oui, monsieur.

—Priez-le de venir à l'appareil. M. Robert Tanque désire lui parler.

L'orgueil du triomphe passa dans les yeux de Morton. Il avait réussi! A son insu, les communications du roi du platine avec les agents de change auxquels il confiait ses ordres les plus confidentiels étaient interceptées.

Morton, le récepteur d'une main et un crayon de l'autre, prit des notes pendant un temps assez long. Puis il ferma soigneusement le tiroir où se trouvait l'appareil téléphonique, prit son chapeau, et sortit de la maison par la porte latérale et se rendit en toute hâte chez Malcolm Watson, qui l'avait aidé, une fois déjà, à détrôner le roi du platine.

XLIII

SUICIDE

Nous avons laissé la jeune petite Monica perdue dans son désespoir, quelques heures après quelle avait reçu la visite de Bartle.

Elle passa naturellement une nuit affreuse, et ce ne fut qu'au matin qu'elle put goûter quelques instants de sommeil. Alors, la surexcitation nerveuse tomba, le calme revint dans l'âme, elle se dit une pauvre fille désemparée, et capable de faire plus de travail, même son blanchissage.

Je me sens bien depuis... Je peux recommencer Cardui et le fais avec joie... Quand je travaille trop et me sens fatiguée, épuisée, éreintée, je prends quelque doses de Cardui. Il me donne de nouvelles forces et de l'appétit et semble fortifier mes reins, et bientôt je me sens disposée à reprendre mon travail.

Je crois que toutes les femmes devraient toujours avoir et se servir du Cardui. Il est splendide. Si vous souffrez d'aucuns des symptômes mentionnés par Mme Hunter, essayez Cardui, le tonique des femmes.

En usage pendant 40 ans, Cardui a aidé des milliers de femmes. Cardui est composé d'ingrédients médicinaux et végétariens faibles, reconnus par les meilleures autorités médicales comme étant d'une grande valeur dans beaucoup de maux féminins.

Procurez-vous une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien.

—On ne me dira pas, cette fois, monsieur, que je me suis fait rouler comme un enfant.

—Quoi, Bartle? De quoi s'agit-il?

—De votre fils Mark, monsieur, et de la jeune femme qu'il voulait épouser.

—Que savez-vous?

—Que cette jeune fille a rendu sa parole à Mark et que c'est elle, aujourd'hui, qui refusait d'être sa femme.

Quelle est cette plaisanterie, Bartle?

—Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur. Je ne me permettrais pas de traiter en riant des sujets aussi graves. Voici d'ailleurs, la lettre que je viens de recevoir de cette jeune personne.

Le roi du platine en prit connaissance.

—C'est bien, dit-il, rangez soigneusement ce bout de papier. D'ailleurs cette fille n'est pas folle. Mais tant mieux pour nous. Vous allez vous rendre chez Mark. Vous lui direz, adieu, et qu'il doit avoir maintenant plus de temps libre et que s'il désire le passer à Park-Lane je ne refuserai en aucune façon de le recevoir.

—Bien, monsieur.

Bartle, tout à la joie de son triomphe, fila rapidement vers la demeure de Guy Chesters.

Celui-ci, comme bien on pense, était complètement désespéré depuis la veille après-midi, où il avait reçu le message d'adieu de sa fiancée. Jocelyn Barnard se trouvait chez lui quand ce message était arrivé; son premier mot avait été:

—Il y a du Bartle là-dessous!

—Je lui casserais les reins! avait juré le peintre.

—Et je t'y aiderais! répliqua l'étudiant.

—Et deux jeunes gens partirent pour Quetta Street. Ils y trouvèrent Marion, qui pleurait parce qu'elle avait vu pleurer sa sœur, mais qui ne savait rien, car elle était absente au moment de la visite du secrétaire.

Quant à Monica, ils ne purent la voir. La pauvre enfant, sous le coup de sa première douleur, s'était enfermée chez elle, où elle pouvait au moins verser des larmes à son aise.

Goodnight
CHASSEZ LES
Moustiques

et nous garantissons qu'ils ne reviendront pas tant que vous serez en service. Agréable, salubre, avec une odeur de forêt de pins. Seulement quelques gouttes suffisent et vous pouvez dormir en paix et éviter la fièvre, le malin, le rhume, le rhumatisme, la grippe, la toux, le nez qui coule, les yeux qui pleurent, les maux de gorge, les maux de tête, les maux de dents, les maux de gorge, les maux de gorge, les maux de gorge.

The Ve-O-Pine Co.,
MONTGOMERY, ALA.

Fatiguée, Épuisée, Éreintée

UNE DAME DU TEXAS DECRIE SA CONDITION, ET DIT COMMENT CARDUI L'A SOULAGE.

West, Texas—Mme. J. A. Hunter, de cette place, fit le rapport suivant récemment: "J'ai connu Cardui depuis plusieurs années—quand j'étais une jeune fille ma mère me le donna à prendre pour soulager ses douleurs... et il me fit certainement beaucoup de bien. Après mon mariage j'étais nerveuse et bien souffrante, et n'étais plus la même personne... tellement malade que je fus forcée de prendre le lit. Je commençai à prendre Cardui... bientôt je me sentais plus forte, et capable de faire mon travail, même mon blanchissage. Je me sens bien depuis... Je peux recommencer Cardui et le fais avec joie... Quand je travaille trop et me sens fatiguée, épuisée, éreintée, je prends quelque doses de Cardui. Il me donne de nouvelles forces et de l'appétit et semble fortifier mes reins, et bientôt je me sens disposée à reprendre mon travail. Je crois que toutes les femmes devraient toujours avoir et se servir du Cardui. Il est splendide. Si vous souffrez d'aucuns des symptômes mentionnés par Mme Hunter, essayez Cardui, le tonique des femmes. En usage pendant 40 ans, Cardui a aidé des milliers de femmes. Cardui est composé d'ingrédients médicinaux et végétariens faibles, reconnus par les meilleures autorités médicales comme étant d'une grande valeur dans beaucoup de maux féminins. Procurez-vous une bouteille aujourd'hui chez votre pharmacien."

"BLUE BONNETS" The Artiste of New Fabrics.

The exquisite quality of this new cloth is only equalled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Entirely suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.

If you desire more copies of "Blue Bonnets" send us the name of dealer and we will send him a sample and notify him of your order.

LESHER WHITMAN & CO. Inc., 641 Broadway, N. Y.

Bottin des Sociétés Françaises

- Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1843. Local de la société, 1820 St. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonhomme; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.
- Local des réunions au coin des rues Dryades et Poyras.
- La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons). Local de la société, au coin des rues Espagnade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président, Charles D. Fouché; Deuxième Vice-Président, H. Dubiez; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le samedi et le dimanche de chaque mois, au local de la société.
- Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 710 Avenue de l'Espagnade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darribre; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième samedi de chaque mois, au local de la société.
- L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Euyer; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.
- Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 710 Avenue de l'Espagnade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Haurie; Deuxième Vice-Président, J. Darribre; Trésorier, Mlle Amélie Dubois; Secrétaire, Mlle M. Despres. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.
- L'Athènes Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Séances de réunions fixes par le comité France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hibernia. Président d'Honneur, Président, H. La Société Protectrice des Laitiers, J. Preat; Vice-Président, E. Landu-organisée en 1879. Incorporée en 1891. Officiers: Président, J. Serio; Trésorier, 1884. Officiers: Président, Johnnier, A. Gaillard. Local social: Bordès; Vice-Président, N. Charou-chez F. Landumy & Cie, 1112 Rue Jean; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois de la société.

WRIGLEYS

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find— It is on sale everywhere. Look for, ask for, be sure to get WRIGLEYS The Greatest Name in Goody-Land

WRIGLEYS SPEARMINT
SEALING TIGHT
WRIGLEYS DOUBLEMINT CHEWING GUM
KEPT RIGHT
WRIGLEYS JULY FRUIT
THE FLAVOR LASTS

Flavor Lasts

Prince Albert
the national joy smoke

Votre Propre Tabac Pour La Pipe

SI VOUS VOULEZ avoir plus de plaisir d'une pipe, fumez le Prince Albert à n'importe quel prix. Il vous gagnera aussitôt que vous en ferez un essai convaincant. Son arôme, sa saveur et sa fraîcheur battent tout ce que vous avez pu fumer dans une pipe auparavant.

PRINCE ALBERT

Vous laissez fumer autant que vous le souhaitez. Il ne vous mordra pas la langue ou ne vous desséchera pas la gorge parce que la morsure et le dessèchement ont été supprimés par notre procédé breveté exclusif. Achetez du Prince Albert aujourd'hui et découvrez vous-même que c'est le meilleur tabac pour la pipe ou la cigarette que vous n'avez jamais fumé.

Saca rouge, boîtes rouges, pots de fer-blanc d'une livre et d'une demi-livre—et-pot de verre d'une livre avec couvercle garni d'une éponge pour conserver l'humidité.

R. J. REYNOLDS TOBACCO CO.
WINSTON-SALEM, N. C.